

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Susquehanna**

François Bilodeau

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, F. (1993). Susquehanna. *Liberté*, 35(4-5), 133–137.

FRANÇOIS BILODEAU

## SUSQUEHANNA

*Et lorsque je demandai au garde-frein comment se nommait le fleuve et entendit Susquehanna, il me sembla que la beauté du nom participait de la beauté du pays. (...) Aucun autre nom ne pouvait mieux convenir à ce fleuve éblouissant et à cette séduisante vallée.*

Robert Louis Stevenson

En 1792, Samuel Taylor Coleridge, alors étudiant à Cambridge, lit les récits de voyage de Thomas Cooper, qui a exploré la branche ouest du Susquehanna, en Pennsylvanie. À mesure que la Révolution française sombre dans la terreur, le jeune Anglais et le poète Robert Southey orientent leur idéalisme vers l'Amérique : sur les rives d'un fleuve qu'ils n'ont jamais vu et qu'ils ne verront jamais, ils imaginent l'établissement d'une *pantisocratie*, une société idyllique, composée de douze hommes et de douze femmes. Même à distance, le charme du Susquehanna opérait de nouveau.

Le Susquehanna prend sa source au lac Otsego, dans l'État de New York, serpente à travers les Appalaches et se jette dans la baie de Chesapeake, au Maryland, à un endroit nommé Havre de Grâce. Une branche ouest naît dans le centre-ouest de la Pennsylvanie et rejoint la

première au sud du 41<sup>e</sup> parallèle. Quiconque voyage en Pennsylvanie ne peut éviter de longer ou de traverser ce fleuve au cours capricieux et dont le nom, hérité des Indiens naguère établis sur ses rives, signifie « eau trouble ».

En 1608, John Smith fait la rencontre des Susquehannocks, une tribu iroquoise presque constamment en guerre contre les nations sœurs qui vivent plus au nord, dans l'actuel État de New York. Sept ans plus tard, Samuel de Champlain envoie Étienne Brûlé et quelques Hurons dans la région, afin de conclure une alliance avec les Susquehannocks, que les Français appelaient Andastes. L'expédition traverse les territoires iroquois et descend le Susquehanna jusqu'à la baie de Chesapeake. Les mois, les années passent. Champlain désespère de revoir Brûlé. Mais celui-ci revient, après avoir échappé aux Iroquois qui l'avaient capturé.

Au dix-septième siècle, les Européens — Suédois, Hollandais, Français et Anglais — se disputent âprement la terre pennsylvanienne. Alors que les Anglais assoient finalement leur suprématie, les nations iroquoises conquièrent les Susquehannocks, déjà décimés par les maladies que les Blancs ont semées sur leur passage. Les vainqueurs dispersent les vaincus ; la tribu cesse à toutes fins utiles d'exister. Un siècle plus tard, des colons de la région de Lancaster, inquiets du mouvement de résistance mené par le chef Pontiac, s'en prennent à tous les Indiens des environs et tuent vingt des derniers Susquehannocks de la Pennsylvanie. Quant au fleuve, difficilement navigable en raison des dénivellations, des gorges et des goulots, il allait néanmoins paver la voie au développement agricole et industriel de l'État. La découverte de gisements de houille, au dix-neuvième siècle, généra une activité économique sans précédent.

Édifiée sur les rives de la branche ouest du Susquehanna, dans une vallée luxuriante du comté de Lycoming, Williamsport voit sa tranquillité troublée une fois l'an, lorsque de jeunes joueurs de baseball se disputent le championnat international des « Petites Ligues ». Aujourd'hui semblable à maintes villes modestes d'Amérique du Nord, Williamsport s'enorgueillissait, il y a un siècle, du titre de « capitale mondiale du bois ». L'essor économique dû à cette industrie permit une vie culturelle intense ; l'opéra y avait même droit de cité.

J'ai fait mon premier voyage à Williamsport en décembre 1984. En autobus, via New York. Multipliant détours et escales, l'autocar de la Susquehanna Trailways mit six longues heures à parcourir la distance entre le terminus Port Authority et celui de Williamsport. Peut-être devais-je supporter ces contretemps afin de mieux goûter la vue qui finalement s'offrit à moi lorsque, sur la route 15, l'autocar dévala la montagne et approcha de la ville par le sud. Il était treize heures. J'atterrissais dans un pays neuf, gorgé de soleil et rempli de promesses. J'étais amoureux.

J'avais rendez-vous la veille de Noël, à 750 kilomètres de Montréal, dans une vallée du Susquehanna, dont j'ignorais l'existence cinq mois auparavant. Il a fallu qu'une Pennsylvanienne décide à la dernière minute de venir suivre, pendant l'été, des cours de français à l'Université McGill plutôt qu'à Laval pour que je fasse un accroc à ma sédentarité.

Cet été-là, nous étions six moniteurs à guider une centaine d'étudiants anglophones, pour la plupart canadiens, dans les rues de Montréal et à travers les pièges et les difficultés de la langue française. Après trois semaines avec eux dans les salles de cours, dans les résidences, à la cafétéria, au cours des sorties et des soirées récréatives, je croyais tous les connaître lorsque je l'aperçus, un peu à l'écart de l'agitation du groupe. Je

lui demandai son nom et lorsqu'elle me répondit Marianna, il me sembla que ce nom s'accordait parfaitement à la douceur et à la beauté de sa personne. « Dès ce moment, l'unique objet de ses pensées fut de savoir comment il pourrait parvenir à continuer de la voir. » Elle retourna dans son pays natal trois semaines plus tard. « Qu'était-ce, sinon l'amour, qui était ainsi venu se faire connaître ? » Je me mis à poster des lettres en Pennsylvanie et à attendre impatiemment celles qui m'en parviendraient. Je songeais à Fabrice et à Clélia, à Tomas et à Tereza.

\*

Quand nous allons visiter la famille à South Williamsport, le plus souvent nous descendons en voiture. (Par avion, il faut prendre un autre vol à Philadelphie, et le retour de Williamsport pose parfois problème en raison du brouillard qui, une fois formé, se loge presque à demeure dans la vallée.) Après avoir traversé l'État de New York par la 81, des Thousand Islands à Binghamton, nous longeons la frontière nord de la Pennsylvanie — et le Susquehanna — sur la 17 ouest, puis empruntons la 220 sud, tout en pentes et en sinuosités, pour les derniers 140 kilomètres. Bien que nous ne quitions pas les Appalaches, il me semble que nous entrons dans un tout autre pays en pénétrant à l'intérieur des terres pennsylvaniennes où forêts et champs alternent paisiblement. Malgré sa majesté et son aspect parfois sauvage, la nature demeure ici accueillante et humaine ; et je n'ai aucune peine à imaginer qu'il en fut toujours ainsi.

Une quinzaine de kilomètres avant l'arrivée, la route devient autoroute. Nous passons devant l'immense centre commercial du comté, dont l'insignifiance et l'incongruité sautent aux yeux au sein du décor édénique. Depuis sa création, les affaires des villes environnantes

périlclitent. Les gens prennent leur voiture et s'engouffrent dans cette maquette, non seulement pour consommer mais se promener en famille... et faire de l'exercice.

C'est à pied et en bicyclette que nous nous baladons à South Williamsport, banlieue à flanc de montagne, aux rues escarpées et fournies d'arbres bienveillants. Le pont de Market Street enjambe le Susquehanna pour nous mener à Williamsport où églises et banques règnent en maîtres. À chacune — ou presque — de nos randonnées en ville, nous faisons une halte à la bibliothèque James V. Brown, qui, même modeste, éclipse facilement toutes nos « Maisons de la culture ».

Récemment, nous sommes montés à la salle « Pennsylvania », où sont conservés, pour consultation seulement, des documents sur l'histoire de l'État, du comté, de la ville et du fleuve. J'ai retrouvé là Étienne Brûlé, qui, au début de la vingtaine, joignit les rives du Saint-Laurent à celles du Susquehanna ; et j'y ai lu ces vers qu'un fleuve d'un autre continent a inspirés au jeune Coleridge :

*Yet will I love to follow the sweet dream  
Where Susquehanna pours its untamed stream*

Je n'ai pas eu à me rendre jusqu'au Susquehanna : il est venu à moi et je me suis laissé charmer. Il me semble même qu'il coulait discrètement à mes pieds depuis longtemps déjà et que je n'ai eu qu'à m'y jeter pour rejoindre mes rêves.